

Plan de la bataille de Forbach.

nous ruâmes sur eux, trois fois nous fûmes ramenés en arrière par la mitraille et contraints de nous replier en laissant 800 des nôtres sur le carreau. »

Ce fut alors que, jugeant la bataille tout à fait perdue, voyant sa droite débordée, et ce flot humain, ce flot noir des Prussiens grossissant toujours, le maréchal Mac-Mahon donna l'ordre à la division de cuirassiers du général Bonnemain, à ces mêmes turcos qui venaient de combattre et au

3<sup>e</sup> zouaves, de couvrir la retraite, de contenir l'ennemi, de le forcer à reculer peut-être pour permettre à l'armée vaincue de traverser la Sauer et de battre en retraite.

L'histoire n'oubliera pas ces cuirassiers épiques, dignes fils des cuirassiers de la Moskowa qui, avec Caulaincourt, enlevaient la grande redoute et sabraient les Russes, fiers descendants de ces cuirassiers de Milhaud qui, à Waterloo, offraient leurs



Le champ de bataille de Wœrth (Reischenhoffen).

poitrines aux balles des *enfants rouges* de Wellington. C'était le 8<sup>e</sup> et le 9<sup>e</sup> cuirassiers, de ces hommes de fer, grands et forts, pareils à des géants sur leurs chevaux solides. Il leur fallait traverser le village de Morsbronn, descendre dans le vallon, se reformer et recharger encore. Dans le village, les Allemands embusqués tirent à bout portant sur la trombe humaine qui passe. Des officiers allemands brûlent des cervelles en étendant du haut des fenêtres leurs bras armés de revolvers qu'ils déchargent sans danger sur ces cavaliers emportés. Au delà de Morsbronn, les batteries ennemies couvrent le vallon d'une pluie de fer. Les cuirassiers ont à traverser des houblonniers où leurs sabres et leurs casques s'enchevêtrent, où les obus des Allemands les écrasent. Qu'importe! On les voit descendre sur cette terre qui frémit sous les pieds des chevaux. Ils s'engouffrent dans Morsbronn, ils atteignent le vallon, ils se reforment, ils chargent. Décimés, foudroyés, ils s'élancent encore et, tandis que l'armée s'éloigne, ils donnent, en se faisant tuer, le temps aux vaincus d'éviter la mort.

La légende, formée sur l'heure, de la charge des cuirassiers de Fröschwiller, est dépassée par la grandeur sublime de la réalité. Jamais l'attachement au devoir, le mépris de la mort, la rage de la défaite, l'amour frémissant du drapeau, n'engendrèrent sacrifice plus héroïque et plus digne d'effacer sous le rayonnement de son stoïcisme la douleur sans honte de la défaite.

Tout n'était pas fini d'ailleurs. La retraite avait encore ses drames terribles. « Quoique le signal de la retraite ait été donné, dit M. Émile Delmas (1), on se bat corps à corps dans Fröschwiller, dans les maisons, dans les jardins, derrière les clôtures, et beaucoup de soldats, cernés dans les villages, meurent les armes à la main ou se font jour en désespérés, à travers cette vague humaine dont les extrémités se rejoignent. »... Un autre témoin de ces lugubres scènes, le commandant David, du 45<sup>e</sup> de ligne, tué plus tard à Sedan, et dont une main amie a recueilli les *ultima verba*, décrit ainsi l'affreux tableau que présentait alors cette armée si solide et si belle, huit jours auparavant, la vieille et légendaire armée d'Afrique : « Tous les corps confondus forment une cohue sans nom; l'ennemi a gagné du terrain, et ses projectiles, sifflant un grondement sinistre au milieu de cette foule, y creusent des sillons sanglants; le terrain que nous traversons est couvert de mourants et de blessés. Ceux-ci, les plus malheureux, nous supplient de ne pas les abandonner et de les emporter. Que faire? »

« Du reste, ajoute M. Delmas dans son livre, la

(1) De Fröschwiller à Paris, notes prises sur les champs de bataille (1 vol. in-18, chez Alphonse Lemerre).

poursuite est ardente. Notre arrière-garde s'arrête par intervalles pour tenir tête à l'ennemi et laisser le temps à notre artillerie de gagner quelque avance, au génie de défoncer les routes derrière elle, au moyen de profondes tranchées. A quelque distance de Reischoffen, l'artillerie française épuise sa dernière charge, que le maréchal a fait soigneusement réserver; car, s'il faut en croire les témoins oculaires, dès quatre heures du soir, quand sonna la retraite, les munitions manquaient. »

Le général en chef, pris d'un moment de désespoir et de rage, voulut se jeter au-devant d'une balle, et c'est alors que ses soldats eux-mêmes le retinrent, tandis que son escorte lui disait : « Pourquoi vous faire tuer? Est-ce que nous refusons de mourir? » Les simples soldats, ces enfants du peuple, dont le sang venait de couler, lui criaient, dans un tutoiement sublime : « Eh bien! non, tu n'iras pas! Tu viendras avec nous! »

Pâle, les vêtements troués, ayant tout fait pour ne point survivre à la déroute, Mac-Mahon, roulé par la retraite, désignait alors aux soldats Saverne pour point de ralliement. Huit lieues à faire encore après une telle journée! Cette armée en lambeaux semblait errer, dans la nuit qui venait, à travers les chemins, comme des larves terribles. Elle laissait derrière elle ses blessés, ses bagages, six mille prisonniers, trente-cinq canons, six mitrailleuses, deux drapeaux et quatre mille hommes hors de combat. Le général Colson, chef d'état-major du maréchal, était mort; le général Raoult, commandant la troisième subdivision, blessé grièvement, allait mourir. C'était plus qu'une défaite, c'était un désastre, l'anéantissement du corps le plus vigoureux de l'armée. Du moins, les soldats africains, les zouaves de Palestro, les tirailleurs de Turbigo, les fauves combattants du Mexique avaient fait sentir à l'ennemi la vigueur de leurs coups : on n'estime pas à moins de 16,000 hommes atteints par notre fer et notre feu le chiffre des pertes de l'armée allemande (les Prussiens en avouent 11,000 environ). Le Prince royal de Prusse rendit lui-même hommage à cette armée qu'il venait de vaincre ou plutôt de broyer sous le nombre.

Ce fut une journée doublement fatale pour la France que cette journée du 6 août 1870, où, on peut le dire, notre frontière de l'est tout entière fut en feu. L'armée allemande, ébranlée à la fois et en marche sur tous les points, prenait partout l'offensive, et tandis que Mac-Mahon était vigoureusement attaqué à Fröschwiller, tandis que de Faily, hésitant, demeurait, de Bitche à Niederbronn et à Sarreguemines, attendant, inquiet, laissant partout le canon gronder, sans courir aux lieux des combats, le deuxième corps, celui de Frossard, était attaqué aussi entre Sarrebrück et

Forbach, sans que Bazaine lui envoyât des forces suffisantes pour le dégager. « Qu'il gagne son bâton de maréchal tout seul », disait Bazaine en parlant de Frossard.

Nous ne voudrions point donner, dans cette histoire, trop de place aux suppositions, aux anecdotes, aux légendes, à ces menus propos dont on a tant abusé durant la campagne, dont les journaux, en vérité, ont abreuvé la France et l'ont fait, à la fin, douter de tout et d'elle-même. Mais, à coup sûr, on peut dire que, soit par rivalité, soit par incapacité, les chefs de corps qui eussent dû secourir les troupes engagées, ne firent point leur devoir. Encore une fois, la division du cinquième corps que le général de Faily envoya (trop tard), je le répète, à Mac-Mahon, était elle-même attaquée à hauteur de Niederbronn et arrivait sur le champ de bataille pour protéger à peine la retraite. Et la brigade Lapasset demeurait, quoi qu'en ait dit M. de Faily, inutile, à Sarreguemines, où elle n'appuya pas plus le deuxième corps engagé à Forbach, que ne l'appuya la division Montaudon, du corps de Bazaine, demeurée, elle aussi, à Sarreguemines, et qui ne se mit en route pour Forbach que lorsque, de ce côté, la journée était aussi perdue (1).

A cela, M. de Faily et M. Bazaine pourraient répondre qu'ils faisaient garder Sarreguemines parce que l'ennemi leur était signalé comme étant en force près de là, à Deux-Ponts, en Bavière; mais il n'en est pas moins vrai que, pendant la journée du 6, pendant Forbach et Reischoffen, la division Montaudon et la brigade Lapasset restèrent inactives à Sarreguemines. Forces perdues qui, utilisées, eussent peut-être rétabli l'équilibre. Ainsi, le manque de plan, l'indécision, l'ignorance des chefs supérieurs de notre armée apparaissent clairement, et ceux qui assistaient de près à ces douloureux spectacles, en avaient le cœur serré. Deux hommes surtout furent coupables, en ces premières heures : l'empereur, dont la présence était paralysante; le maréchal Le Bœuf, dont l'incapacité comme chef d'état-major général se montra tout à coup.

Le chef d'état-major, c'est l'âme de l'armée. Berthier, chef d'état-major, fut pour beaucoup dans les victoires de Napoléon I<sup>er</sup>. M. de Moltke est pour tout dans les victoires du roi de Prusse. Or, une lettre adressée récemment de Metz à la *Guianne* nous donne sur le plan et les lumières de ce chef d'état-major, M. Le Bœuf, des éclaircissements bien inattendus :

« La veille de l'affaire de Spickeren (Sarrebrück), M. Le Bœuf demanda à brûle-pourpoint à un Messin érudit, s'il connaissait bien la topographie de

(1) Ici celui qui écrit ces lignes était témoin oculaire.

la Prusse et de la Bavière rhénane qui touchent à l'ancienne frontière française. Notre concitoyen répondit que M. A..., autre savant de Metz, la connaissait mieux encore.

« — Eh bien, faites-le venir, répondit le maréchal. « M. A... vint en effet.

« — Je vais vous confier un grand secret, dit le maréchal avec solennité. Mais vous n'aurez à le garder sur votre tête que pendant deux ou trois jours. Passé ce temps, l'opération sera accomplie. Sachez donc que, dès demain, le corps Frossard va se porter sur Sarrebrück et Sarrelouis, et les enlever, que Mac-Mahon et de Faily vont, de leur côté, tomber sur Landau, et que la jonction des deux corps d'armée doit s'opérer dans l'espace intermédiaire entre Landau et Sarrelouis. Je voudrais savoir de vous s'il y a une voie militaire praticable entre les deux villes.

« M. A... ouvrait de grands yeux.

« — Monsieur le maréchal, dit-il, cette jonction me paraît absolument impossible dans les conditions où vous l'indiquez. Entre Landau et Sarrelouis règne un massif de montagnes, une petite Suisse, qu'une poignée d'hommes peut défendre contre la plus puissante armée.

« Le maréchal pâlit.

« — Mais il y a une route de fer dans cette direction, et même un canal?

« — Oui, il y a un chemin ferré, en effet, mais qui passe sous neuf tunnels et que trois livres de poudre peuvent intercepter en trois heures. »

La promptitude qu'apportaient, dans l'exécution du plan de M. de Moltke, les chefs des armées allemandes, allait d'ailleurs réduire à néant le plan inexécutable de M. Le Bœuf.

Depuis l'affaire de Sarrebrück, l'armée prussienne, sous les ordres du prince Frédéric-Charles, s'était concentrée sur la rive droite de la Sarre, à l'ombre des bois épais qui couvrent ce pays sombre. Peut-être faut-il dépeindre encore la situation exacte de l'armée de Frossard. Elle occupait un plateau qui, dominant Sarrebrück, constituait une position fort avantageuse, mais à la condition que les bois voisins, qui entourent ce terrain découvert et où des milliers d'hommes peuvent trouver abri, fussent fouillés. Ce sont des bois épais, des bois de bouleaux, où l'ombre noire permet de se tapir et de se mouvoir. Les Prussiens s'y étaient établis, tendant d'arbre en arbre des fils de fer pour s'y diriger. La veille de la bataille, une sœur de charité nous dénonçait, à nous-même, la présence de l'ennemi dans ces bois, mais nul général n'y voulait croire ou prendre garde.

Dans la nuit du 5 au 6, Frossard avait abandonné le terrain de manœuvres conquis le 2 août (1). Le

(1) « Il se retira, écrit l'auteur de la *Guerre franco-alle-*

matin du 6, une division de cavalerie prussienne sortit de Sarrebrück, se portant en avant; mais dès qu'elle apparut sur le champ de manœuvres, une fusillade l'accueillit, partant des hauteurs de Spickeren. C'est une hauteur presque abrupte et une position admirable; mais elle était déjà en quelque sorte tournée, l'ennemi garnissant les bois qui l'entourent. Dès neuf heures du matin, les 76<sup>e</sup> et 77<sup>e</sup> de ligne et le 3<sup>e</sup> chasseurs, combattant à la lisière de ces bois, étaient décimés et forcés de se replier. A midi et demi arrivait à Sarrebrück la 14<sup>e</sup> division prussienne, engageant le combat aussitôt, ou plutôt le reprenant avec une audace nouvelle. Encore une fois, et selon leur tactique ordinaire, les Prussiens essayent de nous tourner. Le général von Kameke envoie cinq bataillons sur notre gauche par Styring, et nous attaque de flanc. Les bataillons furent repoussés, et à trois heures le combat, éclatant dans toute son intensité, était meurtrier pour nous, mais encore soutenu. Le canon grondait, et nos ennemis hâtaient leurs mouvements, marchaient au canon. Tour à tour la division Barnekow, le 40<sup>e</sup> régiment prussien, trois escadrons de hussards, la 5<sup>e</sup> division du général Stalpnagel, des batteries, de l'infanterie venant de Neunkirchen à Sarrebrück en chemin de fer, des renforts puissants arrivaient sur le champ de bataille et nous débordaient. Que de fois, durant toute la campagne, verrons-nous se reproduire les effets de cette tactique, et assisterons-nous à ces terribles répétitions de Waterloo, où toujours, avec une régularité écrasante, Blücher arrive à l'heure dite!

A quatre heures, nos troupes étaient repoussées vers Forbach, mais par une vigoureuse offensive, nous regagnions bientôt du terrain; nous reprîmes Styring, que nous avions abandonné; nos troupes ne pouvant se maintenir sous la mitraille de l'artillerie prussienne, nous revenons vers la Brème-d'Or, et combattons encore sur la terre allemande. Mais les troupes ennemies nous débordent. Elles ont enlevé Spickeren, elles ont gravi sous notre feu les hauteurs d'Arneval, et, établissant là leurs batteries, elles envoient leurs obus dans nos régiments. Vainement nous essayons de tourner

*mande, M. O. Leconte, après avoir incendié cette petite ville ouverte (Sarrebrück) et sans garnison. » Il y a là un absolu mensonge. Sarrebrück ne fut pas incendiée. C'est à peine si quelques obus, lancés sur les troupes, y tombèrent dans la journée du 2. C'est en arguant de cet incendie de Sarrebrück, qui n'a jamais eu lieu, que les Prussiens ont essayé de se justifier de tant d'autres incendies, qu'ils ont, hélas! trop véritablement commis, d'août 1870 à janvier 1871, depuis Bazailles jusqu'à Saint-Cloud!*

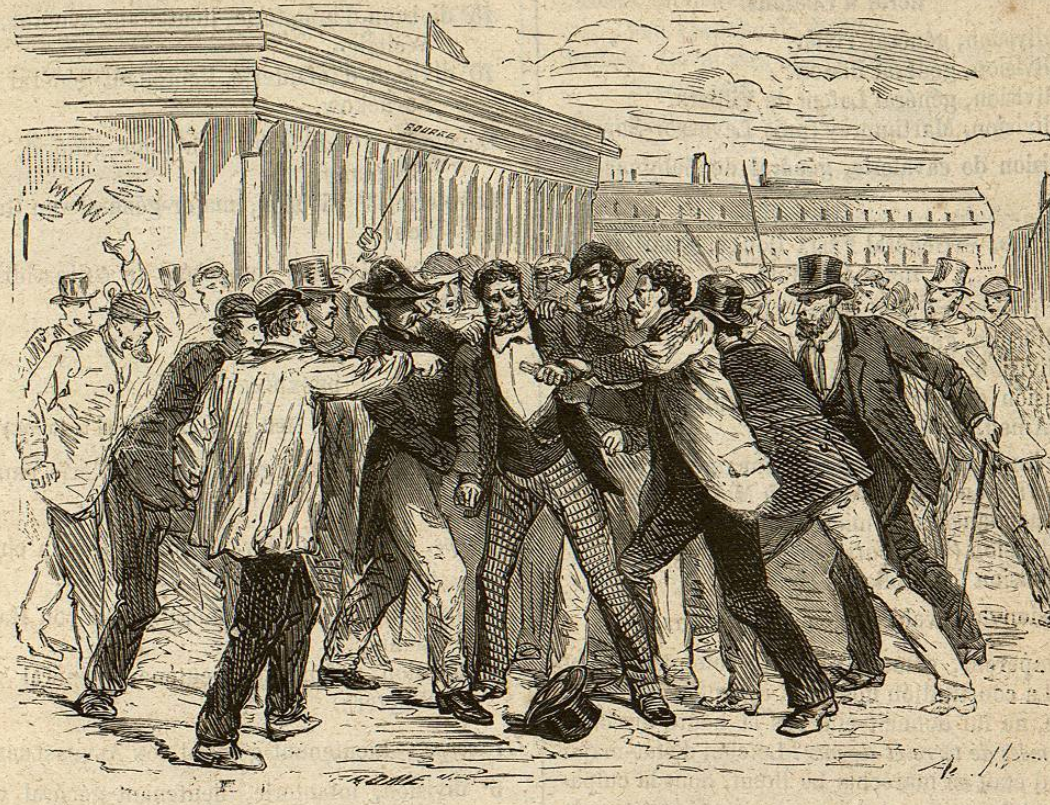
l'aile gauche allemande, vers Alsingen; l'artillerie ennemie, dont la précision étonne, ne nous permet pas de garder ce que nous arrachons (au prix de quels sacrifices!) aux Prussiens. Il faut reculer. Styring est perdu encore. Et tandis qu'en recule, les hauteurs boisées qui s'avancent vers Forbach sur une longueur de trois lieues, se couronnent de batteries prussiennes (1). L'ennemi est partout. On entend des hurrahs sortir des profondeurs, on aperçoit vaguement, dans le crépuscule de ce soir d'été, ses longues lignes noires et inquiétantes sur la lisière des bois. Les obus pleuvent sur le chemin de fer et sur Forbach, et les soldats battent en retraite, furieux, se demandant où est le général qui devait les commander, qui les a fait écraser et qui a disparu du champ de bataille avant la fin du combat.

La retraite fut, en effet, dirigée non par le général en chef Frossard, mais par le général Bataille.

Avec Frœschwiller, nous perdions l'Alsace, avec Forbach la Moselle, et cela en même temps, en un jour, presque en quelques heures.

Les vices effrayants de notre organisation militaire sautaient alors, comme on dit, aux yeux des moins clairvoyants. Nos troupes, dont le chassepot était excellent, tiraient trop vite, usaient rapidement leurs cartouches, tandis que les Allemands les économisaient pour viser à coup sûr. Notre artillerie était inférieure, notre intendance était criminelle, notre état-major était nul. Jusqu'aux moindres détails, tout était contre nous. Des bataillons de chasseurs à pied, que leurs uniformes sombres faisaient ressembler à des Prussiens, avaient été foudroyés par nos mitrailleuses. Dans la nuit, à travers les routes encombrées de chars et de débris, l'armée de Frossard gagnait Sarreguemines, pour aller de là, sans s'arrêter, sans manger, jusqu'à Puttelange. La retraite n'était pas une débâcle, comme à Wörth. Les régiments, aux rangs éclaircis par les trouées sanglantes du fusil Dreyse ou du canon d'acier, gardaient encore l'apparence de bataillons et leurs cadres. Ils avaient presque tous, il est vrai, perdu leurs bagages, leurs fourgons, leurs tentes. Quelle double et épouvantable ruine! Et, comme par une ironie farouche, comme si la nature eût voulu faire un émouvant décor à ces drames humains, une lune claire, romantique, éclairait de sa lueur pâle comme le suaire des fantômes, ces campagnes d'Alsace et de Lorraine pleines de terreur, de gémissements, de râles, de larmes et de sang!

(1) Ferdinand Delaunay, *Histoire de la campagne de France*.



PARIS PENDANT LA GUERRE. — Arrestation d'un espion.

## DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES DU CHAPITRE IX

### N° 1.

COMPOSITION DES ARMÉES FRANÇAISE ET ALLEMANDE

#### Armée française.

**I<sup>er</sup> corps.** — Maréchal MAC-MAHON. Quartier général à Strasbourg.

1<sup>re</sup> division, général Ducrot.

2<sup>e</sup> division, général Abel Douay.

3<sup>e</sup> division, général Raoult.

4<sup>e</sup> division, général de Lartigue.

Division de cavalerie, général Duchesne. (Dans cette division, les 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> cuirassiers, ceux de Frœschwiller et de Reischaffen formaient la 3<sup>e</sup> brigade, général Bonnemain.)

**II<sup>e</sup> corps.** — Général FROSSARD. Quartier général à Saint-Avold.

1<sup>re</sup> division, général Bergé.

2<sup>e</sup> division, général Bataille.

3<sup>e</sup> division, général de Laveaucoupet.

Division de cavalerie, général de Lichtlin (plus tard le commandant fut le général Marmier).

**III<sup>e</sup> corps.** — Maréchal BAZAINE (plus tard général Decaen, lorsque Bazaine prit le commandement en chef de l'armée de Metz). Quartier général à Metz.

1<sup>re</sup> division, général Montauban.

2<sup>e</sup> division, général de Castagny.

3<sup>e</sup> division, général de Metman.

4<sup>e</sup> division, général Decaen.

Division de cavalerie, général Clérambault.

**IV<sup>e</sup> corps.** — Général de LADMIRAULT. Quartier général à Thionville.

1<sup>re</sup> division, général de Cissey.

2<sup>e</sup> division, général Rose (plus tard général Grenier).

3<sup>e</sup> division, général de Lorencez.

Division de cavalerie, général Legrand.

**V<sup>e</sup> corps.** — Général de FAILLY. Quartier général à Sarreguemines, puis à Bitche.

1<sup>re</sup> division, général Goze.

2<sup>e</sup> division, général de Labadie-d'Aydein.

3<sup>e</sup> division, général Guyot de Lespart.

Division de cavalerie, général Brahaault.